

deurs de la colossale enceinte regorgeaient d'une population bariolée ; tout le pourtour était envahi par des équipages somptueux, les paysans du Transtévère et de la campagne romaine, ou descendus des montagnes de la Sabine, mettaient la note éclatante de leurs pittoresques costumes, groupés avec l'art inhérent à toute nature italienne, au pied du colossal monolythe rapporté d'Héliopolis par Caligula. Le pontife venait de paraître au balcon de la *loggia*, sa main se levait pour bénir, et les accents de la voix papale, sonores et pénétrants, traversaient déjà l'immensité de la place où le silence s'était fait comme par magie. Le 40<sup>e</sup> de ligne avait été choisi ce jour-là pour fournir le service d'honneur. A ce moment solennel, je me retourne pour commander selon l'usage : "Genoux, terre !" On a bien voulu me reconnaître une assez belle voix de commandement ; sous quelle impression prit-elle un développement inaccoutumé ? je l'ignore ; toujours est-il que sur ces mots, lancés avec éclat et accompagnés d'un geste énergique de mon sabre, les Romains, pris d'une panique inouïe et convaincus que mille fusils vont s'abaisser pour les foudroyer, se sauvent à toutes jambes, se bousculant dans toutes les directions ; il y eut maintes chutes, forces bourrades, je restai ahuri !...

Il fallut un certain temps pour reconnaître l'erreur, rétablir l'ordre et achever la cérémonie.

Sur le visage de Pie IX, au milieu de l'irradiation céleste que revêtait la cérémonie en semblable circonstance, on vit poindre (m'a-t-on dit), un sourire... humain !... Quelque temps après, ayant eu la faveur de rencontrer le Saint-Père, je fus abordé par lui et, comme honteux encore de cette aventure, je cherchais à lui en exprimer mes regrets ; me mettant la main sur l'épaule avec un geste de paternelle bonté :

— Je sais reconnaître mes brebis, me répondit-il, même quand elles prennent la voix du loup.

J'avais le bonheur de me trouver souvent sur le passage du Souverain-Pontife, qui dirigeait volontiers ses promenades du côté de Ponte-Molle et de la Farnésina, sur le Champ-de-Mars où je fis si souvent manœuvrer mon régiment. Alors, je lui faisais rendre des hommages spéciaux, les troupes rangées en ligne s'agenouillaient, la voiture pontificale passait lentement aux pas de ses chevaux noirs, s'arrêtant parfois et, lorsque la voix du saint pontife s'élevait pour bénir, les tambours battaient aux champs, l'attitude du plus profond respect s'imposait d'elle-même à tous les soldats.

Sa Sainteté m'avait su beaucoup de gré de ces hommages spontanés ; je n'y avais nul mérite, car le caractère de Pie IX était la séduction même, portant l'empreinte d'une mansuétude attachante reflétée par ses paroles. Nul mieux que lui ne trouvait le mot qui va à l'âme ; on aurait pu croire qu'il pressentait l'avenir réservé à ces étincelles de bonté tombées dans le cœur de ceux qui l'écoutaient.

Personne n'a été persécuté autant que le saint pontife ; en revanche, jamais une autre cause n'a provoqué d'aussi passionnés dévouements.

Général DE BAILLIENCOURT.

## DEUX PÈRES

A mère était veuve. C'était une ouvrière honnête qui travaillait pour élever son enfant, gamine de quatre à cinq ans, jolie à ravir, espiègle, caressante et riieuse, comme une enfant heureuse qu'elle était.

Sur ce palier du cinquième étage, la porte qui faisait face à celle de Mme Etienne et de sa petite Julie, qu'elle

appelait ordinairement Lillie, était celle d'un logement habité par deux frères, ébénistes de leur état et célibataires par goût ou par hasard—on ne savait.

Un de ces jours de grande chaleur où on laisse les portes ouvertes pour établir des courants d'air, la gentillesse de Lillie attira l'attention des deux

frères qui n'étaient déjà plus de la première jeunesse et adoraient les enfants en leur qualité de vieux garçons qu'ils allaient être. Il résulta de cela une sorte d'intimité entre la veuve et ses voisins. On se rendit réciproquement de petits services : on fit ensemble la partie le dimanche, si bien qu'un jour l'aîné des deux frères dit à l'autre :

— Il faudrait un père à cette enfant-là.

— C'est mon avis.

— Est-ce que tu trouverais mauvais que je demande la mère en mariage ?

— Pourquoi ça ? J'y avais songé pour moi-même ; mais puisque tu as parlé le premier, suis ton idée. Seulement, tu me laisseras voir Lillie autant que je voudrai. Je l'aime cette gamine-là autant que si elle était la mienne.

— Parbleu ! tu vivras avec nous.

Cela convenu, les deux frères firent leur toilette des grands jours et se rendirent chez Mme Etienne, qu'ils trouvèrent au lit, bien malade. Elle avait couru la veille pour reporter de l'ouvrage en retard, le froid en rentrant l'avait saisie et, après une nuit fiévreuse, elle ne pouvait pas se lever.

Elle pria ses voisins d'appeler un médecin ; ce n'était pas l'heure de parler mariage.

Une fluxion de poitrine emporta la pauvre femme en dix jours.

Grâce aux deux frères, on ne la conduisit pas à l'hôpital, et jusqu'à sa dernière heure elle put voir sa petite Lillie qu'elle leur recommanda.

Ils jurèrent de ne pas abandonner l'enfant.

L'enterrement fini, ils prirent la petite et, tous les deux, l'embrassant, se dirent en même temps : si tu veux, nous ne nous marierons jamais.

Ils louèrent un logement à Vincennes, pour que Lillie fût en bon air et qu'on pût souvent la promener au bois. Ils étaient très fiers de leur fille d'adoption. Quand des gens s'arrêtaient pour la regarder et demandaient dans une causerie de rencontre : *quel est le père ?* ils répondaient : tous les deux.

Lillie semblait les aimer également. Elle les appelait : oncle Jacques et oncle Jean. Lequel eût-elle nommé : *Père ?*

Ils la mirent à l'école, dans une vraie institution libre, comme une demoiselle. Ils la conduisaient le matin, la reprenaient le soir, et Lillie grandissait entre ces deux affections sans s'apercevoir qu'il lui manquait père et mère.

Elle leur coûtait gros, cette petite ; mais bah ! on n'allait plus au café et l'on travaillait un peu plus. Les heures supplémentaires étaient pour les plaisirs et le toilette de mademoiselle.

Quand elle eut quinze ans, elle demanda à rester à la maison, ce dont les deux frères furent enchantés. Quelle charmante petite ménagère ils avaient là ! et avec quelle joyeuse tendresse accueillait-elle leur retour chaque soir ! Dire que l'enfant gâtée n'abusait pas quelquefois de leur faiblesse serait invraisemblable, mais quand elle savait leur faire un plaisir, elle aurait eu remords d'y manquer.

Deux années passèrent si vite pour les uns et pour les autres que le jour où les deux hommes apportèrent le gâteau et le bouquet de fête pour l'anniversaire de naissance de Lillie, tous s'écrièrent :

— Dix-sept ans ! est-ce donc possible ? Mais oui, c'était possible.

Jacques et Jean y songèrent si bien qu'ils en devinrent soucieux.

Ce fut le plus jeune qui dit un soir à l'autre :

— Sais-tu que Lillie embellit tous les jours.

— Eh ! oui, je le sais bien ! Et les autres le savent bien aussi. Il doit y avoir bon nombre d'amoureux qui rôdent par ici autour d'elle.

— Et un de ces jours, l'un d'eux nous la prendra, c'est sûr.

— Pauvre petite !

— Oai. Si elle allait tomber sur un mauvais mari.

Oh ! je tuerais celui qui la rendrait malheureuse ! Il y aurait un moyen sûr d'empêcher ça....

— Ah ! fit le frère aîné sans rien ajouter à son exclamation.

— Et puis, reprit l'autre, songe comme ça sera triste pour nous le départ de Lillie.... ne plus la voir trotter entre nous deux comme une chatte calme, ne plus l'entendre chanter quand on arrive du travail, ne plus manger de cette bonne cuisine

à laquelle elle sait donner un goût si succulent que, toi et moi, nous en avons pris de la gourmandise.

— Il y a longtemps que je songe à tout ça, mon pauvre Jean.

— Faudrait en finir.

— Voyons ton moyen.

— Ce sera bien simple si ça te va. Je l'épouserai avant qu'elle ait un amoureux.

— Hein ?...

Le frère aîné était debout, presque menaçant.

— Eh bien ! qu'est-ce qui te prend ?

— Moi aussi, j'avais songé à ce moyen là.... je voulais toujours t'en parler, mais je recalais.

Pourquoi ça ?

— Parce que je voulais Lillie pour moi-même ?

Les deux frères se regardèrent un instant assez peu fraternellement ; puis, le plus jeune :

— C'est comme pour la mère autrefois. Te souviens-tu, Jacques ?... je te l'ai cédée. A ton tour, cède-moi Lillie. Tu es plus vieux que moi de trois années.

— Ce qui n'empêche que tu ne sois pas jeune.

Un chant, venant du bas de l'escalier, monta. Lillie revenait de faire ses petites provisions de ménagère qui lui avaient pris beaucoup de temps ce jour-là.

— Ecoute, dit Jean rapidement, il ne faut pas que l'enfant qui a fait notre bonheur jusqu'à présent soit une cause de désespoir entre nous. Sa volonté d'abord : elle choisira.

— Soit, dit l'autre ; c'est trop juste.

Lillie entra, prit chacun des deux hommes par le cou, les embrassa, et tirant une chaise entre eux :

— J'ai à vous parler sérieusement.

Comme le visage de l'enfant restait joyeux, ils ne s'inquièrent pas

— Je voudrais me marier.

— Nous en causons, Jean et moi.

— Mais vous ne me trouviez pas d'époux ?

— Si fait.... tu nous aimes bien, dis ?

— Comme père et mère à la fois.

— C'est pourquoi nous voulons te proposer de choisir entre nous deux.

— Pourquoi choisir ?

— Pour te marier.

La jeune fille partit d'un éclat de rire si franc, si joyeux, si prolongé, que les deux frères en demeurèrent abasourdis. Puis, essayant les larmes que le rire lui avait jetées aux paupières :

— Voyons, mes oncles, je vous ai dit que je voulais vous parler sérieusement ; il ne faut pas plaisanter. J'ai un amoureux.

Ni l'un ni l'autre ne répondirent.

— Il ne faut pas que cela vous fâche ; c'est pour le bon motif, et dès demain il viendra solliciter votre consentement à mon mariage avec lui.

— Comme ça.... tout de suite ?

— Oh ! il y a déjà longtemps qu'il a le mien. Il a de la conduite et travaille : voilà qui lui assure le vôtre. Il est jeune, il est beau et il m'adore : voilà ce qui lui a valu ma promesse d'amour.

— Et nous, Lillie ?

— Vous, puisque vous êtes mes pères, il faudra vous contenter d'être un jour grands papas !

CAMILLE BIAS.

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

Contre les punaises.—Prenez purement et simplement du savon ordinaire et mastiquez en avec soin toutes les fentes de votre lit où se peut nicher ce *bicho* aussi désagréable que répugnant ; bien promptement il aura disparu de votre couche et vous pourrez goûter tranquillement un sommeil réparateur que je vous souhaite, agrémenté des rêves les plus agréables.

OUVRAGES POPULAIRES.—*La Petite*, roman par E. Cadol, 5c ; *l'Ami des salons*, 10c ; *le Pater*, par F. Coppée, 10c ; *les Lettres d'un étudiant*, 10c ; *les Farces de Piron*, 10c ; *les Loisirs d'un homme du peuple*, 50c ; *Un disparu*, 10c G. A. et W. Damont libraires, 1826, rue Sainte Catherine.